RENÉE VIVIEN 1877–1909

Légende du saule

Les premiers souffles du printemps s'attiédissaient.

Les forêts étaient lourdes de la vie intarissable des plantes et du rut des animaux.

Les Nymphes violées s'évanouissaient de leurs amoureuses blessures et les Hamadryades elles-mêmes, dans leurs temples d'écorce et de feuillages, n'étaient plus à l'abri de l'attaque des Faunes.

Lasse de l'universel accouplement, infiniment lasse de contempler la brutalité des étreintes, la plus jeune parmi les Hamadryades avait élu comme retraite un arbre aux feuilles presque blanches et mélancoliquement tombantes qui prolongeaient sur le fleuve leurs reflets d'argent.

Assoiffée de la limpidité, de l'innocence de l'eau, elle se pencha avidement vers la clarté mouvante et sonore des ondes. Et elle supplia les Divinités du Fleuve de lui accorder la fraîcheur du repos et l'oubli des caresses.

Comme elle s'inclinait, elle crut apercevoir une chevelure aux blondeurs pâles flottant à la surface de l'eau avec des fluidités d'algues.

Et, se rapprochant davantage de cet éclair humide, elle crut voir des yeux, d'un bleu subtil comme le bleu des flots, un regard mobile et fuyant comme le flux et le reflux de la rivière elle-même…

Divinement et terriblement éblouie, elle vit la Naïade lui sourire d'un sourire qui semblait attirer et promettre, et elle eut le pressentiment des mortelles amours…

Revenue à la conscience d'elle-même, elle chercha de nouveau, mais en vain, l'illusion mystérieuse de ce visage.

Le songe avait disparu.

Un frémissement de l'eau marquait seul la place où tremblait l'ondoyant sourire limpide.

Elle s'inclina davantage, toujours plus éprise de cette ombre de Naïade, de ce rêve de beauté fugitive et d'amour incertain.

Ses cheveux, d'un vert argenté, trempèrent dans le fleuve et se mêlèrent aux roseaux et aux iris blancs.

Un frisson d'épouvante et de désir fit tressaillir jusqu'aux racines de l'être son long corps flexible et frêle…

Elle attendit… — Par un clair de lune d'hiver, elle crut avoir retrouvé la chevelure pâle, lumineusement répandue, mais ce n'était qu'un étincellement de l'eau frissonnante d'étoiles… Alors, elle désespéra…

Les nénuphars, ces lys étranges des lacs et des rivières, jaillis du sommeil de l'onde, chastes et froids comme elle, les nénuphars semblaient les fronts noyés des vierges amoureuses qui, jadis, avaient cherché l'oubli dans la profondeur du lit fluvial.

Les iris blancs avaient la mélancolie des délaissés… Tout pleurait la tristesse et l'abandon…

Dans un élan de passion et de prière, l'Hamadryade jeta un dernier appel vers les remous nocturnes…

« Ô Forme éclose du frémissement des ondes, ô Toi qui incarnes en ton corps ondoyant toutes les grâces du fleuve, ô Beauté qui glisses entre les bras, qui fuis les étreintes, qui échappes aux baisers, ne reviendras-tu jamais m'accabler et me ravir de ton charme à demi révélé ? »

Nul souffle ne frôla le sommeil des flots, et l'Hamadryade amie du Saule comprit que l'attente de l'amour est vaine comme le sourire de l'eau qui lui fit entrevoir l'image perfide d'une Naïade.

Mais, possédant la vie immortelle de toutes les Divinités de l'impérissable Hellas, elle ne put oublier sa douleur… Elle est l'Affligée, elle est l'Inconsolable et pleure éternellement dans les fleuves ses longues larmes vertes.